

## **BEACH BOYS**

**THE BEACH BOYS LOVE YOU**  
Warner 54087 (dist. WEA)

Une pochette-puzzle faite de minuscules carrés lumineux, reproduction de la gigantesque fresque de néon qu'on allume, sur scène, pendant que le groupe joue. 1977 : les Beach Boys existent depuis quinze ou seize ans, et leur musique n'a pas vraiment vieilli (« Pet Sounds »). Regarder les visages des précurseurs des rêves califor-

niens donne aujourd'hui froid dans le dos, mais l'art des musiciens, intemporel, glisse à travers le temps, n'est pas davantage altéré par les transformations qui s'opèrent dans le rock que par celles de la vie. Car si le son du groupe a un peu changé (la machinerie électronique a supplanté les guitares), son propos, son univers, les images qu'il emploie, les rêves qu'il exprime sont restés, eux, identiques à ce qu'ils étaient voici quinze ans. Et c'est un des plus puissants paradoxes engendrés par le rock que celui de cette formation qui parle d'une génération, d'une Californie, et d'un monde qui n'existent plus, mais continue à transporter les foules au cœur de son mirage en deux notes. Comme les Beatles, comme Elvis, les Beach Boys ont idéalisé l'amour, ce thème banal et capital, un des seuls qui vaille qu'on lui consacre une chanson, de façon générale. Et au fil de ce « The Beach Boys Love You », le groupe parle d'amour comme jadis, au temps de ses premiers et merveilleux hits (« Help Me Rhonda », « Fun, Fun, Fun », « I Get Around », etc...). Alors, évidemment, on se demande en quoi les Beach Boys peuvent encore perfectionner leur œuvre, enjoliver leur fresque autrement que par des modifications de détail. Le groupe n'a-t-il pas tout dit ? L'art de Brian Wilson, cette science de la composition, de la production et d'une mise en forme exercée à tous les niveaux, particulièrement à celui de l'enregistrement, n'est-il pas, maintenant, utilisé pour lui-même, et ne fait-il pas office de cliché ? Ce sont les questions que je me pose, à l'audition du présent album, qu'animent quelques instants sublimes (« Johnny Carson ») mais d'où émane aussi beaucoup d'ennui (« Solar Sys-

tem », « Mona »). Techniquement, la chose est superbe, comme d'habitude, et les neuf-dixièmes des groupes qui composent la scène rock actuelle, Chicago et Led Zeppelin inclus, semblent avoir été enregistrés sur un magnétophone à cassette aux piles défaillantes, lorsqu'on les écoute après les Beach Boys. Mais si la technique est une arme, son utilisation forcée ne masque ni les longueurs, ni les répétitions, ni les fautes de goût, ni la baisse de l'inspiration. On est habitué à adhérer de façon totale et définitive à ce que créent les Beach Boys, parce qu'il y a dans leur musique un don, une grâce, appelez cela magie si vous voulez, à laquelle on ne résiste pas, et on ressent de la tristesse à les voir, par instants ici, engendrer l'indifférence. Un semi-échec. — BENOIT FELLER.

